

NOTE D'INTENTION

La violence écrase ceux qu'elle touche... alors naît l'idée d'un destin sous lequel les bourreaux et les victimes sont pareillement innocents, les vainqueurs et les vaincus frères dans la même misère.

Simone Weil, *L'Illiade ou le poème de la force*

L'envie de faire ce film est liée à mon histoire familiale, à celle de mon grand-père, algérien à Paris dans les années cinquante et militant F.L.N., et en quelque sorte au sentiment de la nécessité de contribuer à faire connaître cette page refoulée de l'histoire de ma ville et de mon pays.

La lecture du témoignage de Mohamed Ghafir m'a révélé l'existence d'un manque que je ressentais confusément, comme si je retrouvais la pièce d'un puzzle longtemps perdue. Il ne va pas de soi que les exactions, reconnues du bout des lèvres par l'État en Algérie, aient été pratiquées à grande échelle sur le territoire métropolitain, et qu'elles ne soient pas qu'une réalité étrangère dont notre sol ait été miraculeusement préservé.

Dix ans après l'Occupation, les victimes étaient devenues les bourreaux, en un de ces retournements tragiques dont l'histoire connaît l'art et la manière. Le général Aussaresses, de héros de la Résistance devenait tortionnaire en Algérie, et les policiers français, après avoir pour certains luttés pour la libération de leur pays et connus la torture, se retrouvaient à l'employer pour chercher à empêcher les Algériens d'accéder à l'indépendance.

Le témoignage initial, bref, dense et acéré, à l'unité de lieu et de temps quasiment parfaite, se prête à une adaptation, avec quelque chose d'un film de Melville, précis, froid, impitoyable, traversé par des êtres solitaires et moralement ambigus. Il y a

une puissance cinématographique qui demande à être révélée dans ces instants où, à Paris, dans les bâtiments du Ministère de l'Intérieur, à quelques mètres du Palais de l'Élysées, les méthodes coloniales étaient appliquées dans toute leur brutalité. Je trouve particulièrement fort que la chute de l'Empire colonial français n'ait pas pu survenir sans que la violence qui en est le garant n'ait eu à s'exercer au cœur même de notre capitale.

La question de la représentation de la violence est donc ici centrale. Que faut-il montrer ? Il faut être le plus réaliste possible, étrangement peut-être, par respect pour les souffrances endurées. Nous ne pouvons ni ne voulons pourtant tout montrer, et souvent l'imagination excite la terreur plus sûrement que la certitude et la violence est plus terrible hors champs qu'à l'écran. Il y a donc un équilibre entre pudeur et recherche du choc qu'il nous faut trouver.

Jean-Pierre Melville sera pour moi une inspiration évidente pour la manière remarquable dont il filme une certaine mécanique implacable des relations humaines. Je penserai bien sûr à l'Armée des ombres, mais aussi à ses films policiers, à commencer par *Le Cercle rouge* ou *Un Flic* qui me serviront de références, entre autres pour leur épure et la solitude désespérée mais pleine de retenue de ses personnages.

Je pense aussi aux films de Bresson, si habiles à retranscrire avec amour les souffrances humaines, que ce soit dans le sublime *Mouchette*, ou plus simplement dans *Pickpocket* ou, *Un Condamné à mort s'est échappé*. Ce dernier film est particulièrement intéressant pour son univers carcéral, mais aussi pour son usage du son, qui aura dans notre film une place prépondérante et dont nous devons travailler l'écriture.